

À tous les paumés de la Terre...

Il n'y a pas de hasards,  
il n'y a que des rendez-vous.  
Paul Eluard

# Villefranche-sur-Mer

Début de printemps 1957

## Chapitre 1 : Charles-Adel

Charles-Adel commande son troisième café lorsqu'elle apparaît. Elle s'approche, les mains blotties dans les poches de son trench-coat, le talon haut, le mollet galbé, la démarche rapide. Son sac en bandoulière se balance au rythme d'une démarche dynamique. L'image est belle, harmonieuse, moderne. Il repense alors à sa tante, celle qui habitait Marrakech. Pour qui modernité s'appliquait à ses talons aiguilles, sa robe courte et ses cheveux au vent.

Tout est différent ici. Les couleurs, les oiseaux, la lumière. Mais pas la peur. Pas la souffrance. Pas la faim.

Elle passe devant lui. Elle porte son foulard bleu. Aujourd'hui, elle l'a noué sur la tête pour se protéger du vent froid. Il est d'un bleu tendre, bleu ciel. Le motif d'un oiseau se devine. Il est posé sur une barque, il est enlacé et heureux. Il l'a bien vu dimanche dernier. Il s'étalait sur ses épaules, baigné du soleil de mars et caressé par deux tresses. Un oiseau au regard tendre imprimé sur un pongé de soie.

Il n'avait jamais imaginé la tendresse dans l'œil d'un oiseau. Il l'a pourtant vue, lui qui ne connaît rien à la tendresse. Cet oiseau le regardait, heureux d'être enlacé, il lui rendait son bonheur d'un regard bienveillant.

Il ferme les yeux un instant. Le temps de humer le parfum lourd, porté par le froid et le vent du large. Chanel n°5. Il n'en connaît pas beaucoup d'autres. Puis il la regarde monter les marches du palais de la Marine. Son regard se tourne vers la

rade. Il ne va plus tarder. La barque s'approche déjà du port de pêche à coups de rame puissants. Il accoste à trois cents mètres du palais, jamais plus près. Toujours la même veste noire, comme la barbe, le teint basané, l'allure un peu lourde, un sac de toile sur le dos. Il monte sur le quai et rejoint le palais à grands pas en jetant autour de lui des regards méfiants. Son amant, enfin Charles-Adel le suppose. Pourtant ces êtres sont mal assortis. Les mains sont trop larges pour caresser ce corps fluide. La barbe est trop drue pour les baisers tendres. Et a-t-il le nez pour profiter des effluves ? Les yeux pour savourer les courbes ?

Il entend encore son père parler d'une villageoise accusée d'adultère. Son mari combattait dans le Rif contre les Français. Il parlait de lapidation. Elle a été arrêtée et il ne l'a plus jamais revue. Amour et liberté n'ont jamais fait bon ménage dans son village. Surtout pour lui qui n'a connu ni l'un ni l'autre.

Charles-Adel vide sa tasse d'un trait avant que le café ne refroidisse. La rencontre sera brève, trente minutes exactement. Elle repassera devant lui, même parfum, même plaisir, aucun mélange, aucune pollution. Lui suivra de peu et sautera dans la barque qui glissera sur la baie pour rejoindre le petit bateau blanc, noyé parmi les autres. Rencontre quotidienne, seule la couleur du foulard change, vert, jaune, femmes dansantes ou chevaux volants.

Une bourrasque de vent froid le ramène à la vie. Elle ride l'eau et ouvre le ciel au-dessus de Saint-Jean-Cap-Ferrat. Le soleil se montre, glisse sur l'eau, s'approche de la terrasse du café. Charles-Adel l'attend. Il sent déjà la chaleur atteindre sa peau, l'envelopper, l'éblouir, bonheur, bonheur simple, mais bonheur quand même. Le vent apporte aussi les odeurs du petit port de la Darse. Celles des paniers qui s'exposent sur les quais encombrés de filets et des charrettes à bras qui attendent les invendus. Là-bas, les hommes se

hèlent, les acheteuses se croisent et les nouvelles s'échangent. Mais pas d'oiseaux, si ce n'est quelques mouettes qui s'affairent. Alors il pense au cri perçant des craves, au chant du rougequeue, au sifflement du loriot, du bruit de l'eau qui roule sur les galets après la pluie. Souvenirs, regrets, peurs... Ouirgane, son village, l'Atlas qui domine, la poussière et les odeurs des chèvres.

Toujours pas de mouvements sur l'Éole. Le bateau est à l'ancre, à trois cents mètres du quai. Seul le chien est éveillé et accueille, comme lui, les premiers rayons. Étalaé à la proue du bateau, il semble lui rendre son regard malgré les deux cents mètres qui les séparent. Charles-Adel y répond par un sourire, invisible à cette distance, mais sincère. Mascotte est un vieux chien, fatigué et indécis. Peut-être vient-il lui aussi de l'Atlas. Ou non. Ou alors il vient tout simplement d'ailleurs et aimerait y retourner, comme lui. Et comme lui, il ne sait pas comment s'y prendre et dans l'attente, se fait prier, traîne la patte, se couche à chaque occasion. Alan, son maître, se doit de l'appeler, le gronder pour qu'il suive. De lui rappeler où ils vont pour le motiver. Invoquer des souvenirs de temps meilleurs, de bonheur oublié. Et en se faisant, donner à Charles-Adel les quelques éléments nécessaires à son enquête. Car il enquête ! La carte chiffonnée dans sa poche en atteste. Il est détective privé. Il enquête sur ce personnage marginal qui vit sur ce petit voilier, l'Éole. Un meurtrier. Enfin, c'est ce qui se dit, car Charles-Adel ne sait pas vraiment à quoi ressemble un meurtrier.

Toujours est-il qu'il enquête et dans l'attente, laisse le temps couler. Il oublie pourquoi il est ici. Il oublie cette année passée en France. Il oublie cette quête du bonheur absurde. Il a juste envie de rentrer chez lui, au Maroc. Disparaître avant que n'apparaisse le baron de Chablis. Avant qu'il n'étale ses deux mains sur la table en claironnant à qui veut l'entendre un « alors monsieur Charles ! ». Il ne va pas tarder. Lui rappeler qu'Alan, celui qui

se prélasser sur son petit voilier est l'assassin de sa fille.

Pour Charles-Adel, cela ne fait qu'une Française en moins...

Il est vrai que son enquête n'avance pas fort. Il le sait. Tout Villefranche le sait tant le baron l'exprime haut et fort.

Alors il profite du soleil qui l'inonde à présent. L'air qui retrouve toute sa transparence. Il ne s'en lasse pas. La lumière, le relief, la couleur, le bleu profond de la baie, les bateaux blancs qui tanguent et leurs mâts qui semblent vouloir crayonner le ciel encore moutonné. Rien à voir avec le vent porteur de sable qui balayait les montagnes rocailleuses et qui s'engouffrait dans les ruelles du village. Ici, les verts sont multiples et mettent en valeur la lumière des premiers mimosas. Même les vieilles façades retrouvent leur jeunesse et font oublier leurs peintures un peu délavées.

— Encore un café  
Charles ?

La demande du cafetier n'est pas anodine. S'il veut, une fois de plus, passer la matinée sur sa terrasse au soleil, il lui faut consommer. Et consommer coûte. Charles-Adel ne l'aime pas trop. C'est un homme peu chaleureux au crâne chauve et aux gestes brusques. Et chez lui, même l'accent du Sud est agressif. Son café se remplit à cette heure et le soleil attendu depuis hier rend la terrasse attrayante. Il en occupe la meilleure place. Mais aussi celle qui lui permet la meilleure observation de l'Éole. Il prend donc un quatrième café et pense à ses nuits difficiles. Les tables se remplissent autour de lui, sans un regard et sans un mot, sans humanité à son égard. Car Charles-Adel n'est pas d'ici. Son accent rappelle ces pieds-noirs qui débarquent de plus en plus sur leurs côtes. Ses cheveux noirs et frisés, ses yeux sombres et son teint basané ne l'aident pas non plus. Il leur a déjà timidement dit qu'il était Français et qu'il rentrait du Maroc, mais pour eux, ce n'est pas un

argument. Et quand certains ont cherché à en savoir plus, c'est la peur qui a repris Charles-Adel, préférant le silence. Cette peur qui fait partie de son quotidien, celle qui lui a appris à fuir.

—Adel ! Où vas-tu encore ?

Loin, loin de mon père. Alors je courais sur mes petites jambes, je claudiquais et dévalais la vallée malgré mon handicap. Retrouver mes pierres, les sons, les odeurs, les oiseaux, même les vipères. Elles ne me faisaient pas peur. Ce sont les hommes qui font peur, pas ce pays qui m'a vu naître. C'est sur lui que j'ai ouvert pour la première fois les yeux. Il ne m'avait jamais trahi, jamais frappé, jamais moqué. C'était la sécurité, le connu. Là, je pouvais baisser la garde. Alors, un morceau de pain et de fromage dans ma musette, je rejoignais l'eau. Je l'écoutais rouler sur les galets, accompagné du chant aigu de la bergeronnette ou celui plus grave de l'alouette. J'observais les mouvements furtifs du lézard ou de la prudente vipère. L'aigle qui tourne, un uromastix qui s'approchait, un écureuil au travail. C'était mon pays.

—Adel ! Ton père a besoin de toi à l'atelier !

Mon père a surtout besoin de moi pour se défouler. Ou alors pour me faire travailler lorsqu'il discutait avec d'autres Berbères sur la meilleure manière de chasser les Français et les Espagnols. Et lorsqu'il tournait la tête vers moi, c'était pour m'humilier.

—Regardez ce bon à rien ! Incapable de travailler sans moi. Et il a douze ans ! Ce n'est pas avec des paresseux comme lui que le pays sera libéré !

Mais il attendait d'être seul avec moi pour sortir le fouet. Quelques fois, je me sentais porté par la révolte, pas celle du libérateur, celle de l'opprimé. Alors, ma langue se déliait, mon esprit s'affutait. Je démontais en quelques mots tous les discours creux de mon père. Les coups redoublaient, mais je ne les

*sentais plus.*

— Alors monsieur Charles, avez-vous quelque chose à m'apprendre ?

Le baron est devant lui, il le toise, il le questionne. C'est le père de Juliette, son client. Il porte un veston croisé gris, ligné et au col large. Une pochette blanche et une cravate claire. Le chapeau mou ombrage un visage rond et sévère et les yeux se cachent derrière des lunettes d'écaille. L'homme reste élégant malgré son âge, que Charles-Adel situe dans la soixantaine. Comme chaque fois, il pose ses mains sur la table blanche, expose sa chevalière ornée de son blason. L'homme qui le toise est le baron de Chablis. Fier de son titre, de son nom, de sa position. Tout sépare les deux hommes, le baron ne s'en cache pas. Quant à Charles-Adel, c'est la prudence, ou la peur qui le fait taire, comme à chaque fois.

Un « monsieur Charles » condescendant entame chaque fois leurs entrevues. Celle-ci n'y fait pas exception.

On lui avait dit qu'en France, il pourrait devenir quelqu'un d'important. Que tout y était possible pour qui en voulait. Et le voici. Mais le regard des hommes sur lui est universel. Qu'ils soient Français ou Marocains. Il est un bon à rien. Et son territoire d'action n'y changera rien.

— Toujours rien de neuf, monsieur le baron. Comme je vous l'ai dit hier, la visite aura sans doute lieu la nuit et je n'en rate pas un instant. Encore un peu de patience.

— Je ne vous paie pas pour m'exercer à la patience, monsieur Charles. Votre inaction me consterne ! Combien de semaines vous

faudra-t-il encore pour m'apporter enfin des nouvelles significatives ? Voilà plus d'un mois que vous enquêtez sur le meurtrier de ma fille. Vous m'aviez annoncé une méthode infallible ! Elle ne semble pas plus infallible que celle de notre stupide police française !

— Monsieur le baron, la police n'enquête plus et n'a d'ailleurs jamais vraiment enquêté, persuadée que votre fille a fait une fugue.

— Et je vous ai dit qu'il n'en était rien ! Ma fille ne m'aurait jamais laissé sans nouvelles depuis deux mois ! Je crains le pire, et vous le savez ! Comme nous savons tous que l'assassin se prélassait dans son voilier sans l'once d'un remords !

— Monsieur le baron, laissez-moi faire mon travail et ne vous affichez pas chaque jour avec moi sur ce quai. Il pourrait nous voir et mon observation en souffrirait !

— Je vous laisse quinze jours monsieur Charles, pas un de plus !

La voix est puissante, les tables voisines se sont tues, avides de nouvelles, rares dans la petite ville. Il se lève brutalement et quitte les lieux.

Charles-Adel ne bouge pas, sent les regards sur lui, devine les sourires. Comme celui des autres enfants lorsqu'ils entendaient les reproches de son



père au travers de la porte disjointe de l'atelier.

Alors il se lève à son tour et monte quelques marches en boitant et s'engouffre dans la rue Obscure, comme si cette rue couverte le cachait des voyeurs. Elle se contente de le rafraîchir en accentuant le vent du large. Les odeurs sont désagréables.

*Des Français passaient quelquefois par le village. Dès mes huit ans, je leur servais de guide et portais leurs bagages. En échange, ils me laissaient quelques petites pièces. Pièces que mon père me prenait dès mon retour.*

—*Encore quelques sous pour acheter des armes !*

*J'exprimais ouvertement ma haine pour les Français, elle était de mise au village, mais celle qui me taraudait le plus était celle que j'adressais secrètement à mon père.*

C'est le bruit de la fontaine de la place du Conseil qui le guide. Charles-Adel rejoint les quais, puis la plage de galets située dans le fond de la rade. Il s'y assied, contre le muret, face au soleil qu'il accueille les yeux fermés. La mer est toujours calme à cet endroit, comme si elle se désintéressait de ce fond trop découpé. Lorsqu'elle est en colère, le détective préfère alors la citadelle où les vagues s'y fracassent. La puissance, la force, la détermination et peut-être aussi la volonté de détruire. Tout ce qu'il sent en lui sans oser l'aborder.

Et dans l'attente, il sort ses petites jumelles de sa poche pour mieux observer l'Éole. Alan a quitté sa cabine, sa tête déborde du cockpit, Mascotte n'est plus sur la proue. Ils doivent manger. Ce qui rappelle à Charles-Adel qu'il a faim. Par souci d'économie, il se prive de petit-déjeuner et se contente des cafés nécessaires à l'observation. Il attend midi et n'a pas de montre. La cloche de l'église, portée par le vent, égrène ses journées

immuables, longues et privées de sens à ses yeux.

Il se concentre un instant sur le bruit des vagues légères qui roulent sur les galets. Elles sont accompagnées des odeurs du large.

La petite plage est vide en cette saison. Seuls, deux pêcheurs à la ligne se hèlent, un peu plus loin, leurs cannes plantées dans le sable caillouteux. Ils sont là presque tous les jours. Ils rapportent quelques poissons, des rascasses, des girelles ou un sar, petit ou gros suivant leurs jours de chance. Charles-Adel les a déjà vus entrer dans les petits restaurants du port pour négocier leurs prises. Et le soir, si tout n'est pas vendu, ils se préparent une bouillabaisse, à l'extrémité de la plage, sous la Basse Corniche. Ils y trouvent quelques bois morts et y mettent le feu sous une vieille casserole noire. Il suffirait à Charles-Adel de s'approcher, quelques mots et peut-être un repas. Mais les mots appellent les mots, viennent alors les questions. Et la peur l'emporte toujours sur la faim. Alors, lorsque la température le permet, il reste assis à distance et hume les odeurs sous le ciel étoilé.

Midi sonne enfin. L'Éole se rapproche du quai. C'est l'heure de l'intendance. Alan ne fait visiblement pas de grandes provisions. Il préfère les sorties journalières. Il accoste au bout des quais et traverse la petite ville en silence. Seules quelques phrases sont destinées à Mascotte, le seul à ne pas éviter le monologue de son maître. Charles-Adel n'est pas loin, invisible, mais l'oreille tendue. Il lui faut un minimum d'informations pour faire patienter le baron. Il aura d'abord droit à la liste de courses, confiée à Mascotte, sans oublier la bouteille de whisky promise par un ami. Intéressant, Alan aurait un ami. Les deux comparses avancent lentement, le chien se couchant dès qu'il peut.

— Mascotte ! Fernand ne nous attendra pas éternellement ! Je n'ai pas envie de rater cette bouteille !

Fernand... Charles-Adel ne connaît pas de Fernand. Peut-être une piste intéressante. Alan emprunte la première volée d'escaliers. Elle rejoint la rue du Poilu. Le vieux chien n'apprécie pas. Une deuxième volée s'impose pour rejoindre l'église puis la lente montée le long du vieux lavoir. L'eau courante qui se généralise dans la vieille ville et les premières machines rendent ce lieu souvent désert. La montée est très lente et pour Charles-Adel, une poursuite discrète n'est pas facile.

— Mascotte ! Ce n'est pas possible ! Je vais finir par te laisser là !

Menace quotidienne et sans suite. Caché dans une encoignure, son poursuivant se demande pourquoi il s'obstine à emmener ce chien avec lui. Alan n'évite pas les regards des passants, étonnés de son curieux manège. Il n'en est pas de même pour Charles-Adel, pour qui la discrétion est un art de vivre. Il traverse la vie, sans véritablement exister. Mais maintenant, il a une carte de détective privé en bonne et due forme dans sa poche droite. Comme si ce petit bout de papier jauni explique la présence de ce barbu, au teint basané, aux yeux noirs incrustés dans un visage marqué, dans les recoins sombres de leur ville de Villefranche. Et surtout pourquoi cet homme à l'allure négligée, habillé d'un pull de laine bouloché, d'un pantalon de velours élimé, s'autorise des attitudes peu courantes sous leurs cieux.

Ils atteignent enfin la rue principale, Alan s'engouffre dans une épicerie et Mascotte le suit avec une énergie retrouvée. Rituel de chaque jour depuis que Charles-Adel l'épie, et comme chaque jour, il en ressortira avec un sac et quelques bouteilles de bière. Mais, du sac, dépasse cette fois, en plus des baguettes, le goulot d'une bouteille plus importante. Du whisky sans doute. Il s'assied sur le muret qui borde la route et décapsule avec ses dents la première bouteille de bière. Il en boit une longue goulée, son chien couché sur les pieds.

Après la bière, un saucisson sort du sac. Il est coupé d'un coup d'Opinel, un morceau pour Mascotte, un deuxième pour lui.

Si Alan ne jette pas l'argent par les fenêtres, il ne manque de rien pour un marin-clochard. Et l'argent ne pousse pas sous les sabots d'un cheval, Charles-Adel en sait quelque chose. Le maigre salaire du baron reste son seul revenu. Il lui faut donc démontrer qu'Alan est l'assassin de Juliette. Et commencer par s'en convaincre lui-même, car l'image que lui renvoie ce jeune homme, aussi paumé que lui et visiblement largué par la vie, n'est pas claire. Si les chiens pouvaient parler...

Il n'apprendra rien de plus que les autres jours. La vue du saucisson lui rappelle qu'il n'a plus rien mangé depuis hier soir. Il entre dans l'épicerie à son tour. Un jeune commis l'aperçoit et lance un « Fernand ! » retentissant. Quelques instants plus tard apparaît l'épicier. Le patron de ce commerce s'appelle donc Fernand ! Retour à la case départ. Il commande une baguette, un morceau de tomme fraîche et deux tranches de jambon de Bayonne. Le tout accompagné d'une bouteille de Coca-Cola. Découragé, les yeux au sol, ses pieds l'emmènent au mont Boron. Là, il domine la mer, le monde, partir, tout ce qu'il ne fait pas, tout ce qu'il ne parvient pas à faire. Il a envie de retrouver son pays natal, oser. Mais il se contente de retrouver ici quelques oiseaux furtifs, quelques vieux arbres qui se sont déclarés éternels tant leurs racines ont plongé dans le sol pour ne faire qu'un. Il s'assied contre l'un d'eux avec l'espoir de puiser dans sa vieille écorce, l'énergie qui lui manque tellement. Entre deux bouchées, il observe les quelques fleurs, cette nature sèche, pas l'Atlas, non, juste une terre parcimonieuse.

Il fait durer le temps de son repas, ferme les yeux, vit de ses oreilles et de ses sensations. Il s'imagine à Ouirgane, l'eau du torrent roule, le vent chante, porte le sable. Il voudrait dormir, oublier, rêver.

Lorsque le baron s'assied devant lui, qu'il pose ses mains sur la table, exhibant sa chevalière et qu'il commence par un « alors, monsieur Charles ? », Charles-Adel sait qu'une nouvelle journée commence. Pourquoi vient-il si tôt, alors qu'elle s'approche, son trench-coat entrouvert, découvrant une robe aux couleurs orangées ? Les cheveux sont au vent et sur les épaules, le foulard est d'un jaune éclatant percé d'un soleil rougeoyant.

— Alors                    monsieur  
Charles ?

Le parfum est pollué par une odeur de havane, de grande qualité sans doute, mais dénué de toute sensualité. « Monsieur Charles » cache sa contrariété et sa colère en gardant le visage pointé sur l'horizon. Il entend les reproches incessants de son père, les insultes, les remontrances et, comme alors, il sent venir l'instant des mots. Ce court instant de force. Il se tourne vers son interlocuteur, le regard dur, ferme, inhabituel pour son client.

— La rencontre a bien eu  
lieu cette nuit. Un cabin-  
cruiser s'arrête dans la rade et  
un canot s'approche de  
l'Éole. Ce midi, Alan  
rejoindra le quai et montera  
livrer la marchandise.

Le baron ne réagit pas, attend la suite. Charles-Adel retourne vers sa tasse de café, le moment de grâce est passé, ses yeux ont perdu leur force. Ils sont retournés vers d'autres lieux, plus intérieurs. Il continue, sans lever le nez.

— Ce type de livraison a  
déjà eu lieu, il y a quinze  
jours.

Pas de réaction. Le baron cependant, ne le quitte pas des yeux. Charles-Adel le sait, il le sent.

— Sans doute Alan est-il responsable de la côte est.

— Monsieur Charles, êtes-vous sur le point de m'apprendre qu'Alan Carcio est un dealer ?

Cette fois, les regards s'accrochent, l'un fusille, l'autre a peur.

— Je ne vous paie pas pour m'apprendre ce que nous savons déjà ! Alan Carcio est le fils d'un trafiquant notoire, assassiné par un autre gang, il vit d'on ne sait quoi et est resté en rapport avec la pègre au travers de son oncle, trafiquant lui aussi ! Que voulez-vous qu'il devienne ?  
Enfant de chœur ?

Court silence, comme pour contenir une colère, ou soigner ses effets. Il continue d'une voix plus contenue.

— Avez-vous des informations sur Juliette, monsieur Charles ?

— J'ai un informateur à Nice qui me confirme l'avoir vue.

— Quand ?

— Il y a un mois. Elle dealait dans la rue.

— On le supposait déjà, monsieur Charles ! Alan l'a sans doute progressivement droguée, accoutumée, pour mieux l'exploiter. Quoi de neuf ?

— Que l'on quitte les

suppositions, monsieur le baron.

Il boit lentement deux gorgées de café, prend son temps, regarde le large, croise le regard de Mascotte.

— J'en saurai plus demain. Mais il faut payer les informateurs...

— Vous me présenterez vos notes de frais avec vos résultats, en fin d'enquête !

Il se lève avec force, sort, bouscule la femme au trench-coat sur la route du retour. Charles-Adel reste les joues rouges et la respiration rapide. Tout est bruit, odeurs fortes, couleurs vives. Il se lève à son tour et grimpe jusqu'à la rue Obscure et s'y arrête, le dos contre un mur chaulé depuis trop longtemps.

Odeur d'urine et de poubelles. Le soleil engouffre son premier rayon dans la rue couverte et lui rappelle qu'Alan se lève, Mascotte prend son premier repas, les pêcheurs pêchent et la mer se balance au gré du vent. Il monte directement vers le haut du village, rentre dans l'église, s'assied dans un coin, essaye de respirer plus calmement, regarde les flammes des bougies monter droites et claires, l'odeur d'encens, les bruits qui résonnent, quelques murmures. Pas sa petite mosquée, non, mais le calme, la sensation de ne plus être seul. Alors il ferme les yeux, ne pense plus, ne plus être. Il n'a jamais cru, il n'a jamais cru en rien, il n'en a jamais eu le besoin. Il doit juste vaincre sa peur d'exister.

*Il me semble n'avoir jamais connu que la peur et pourtant, au fond de moi, au fond de mes souvenirs, de la tendresse, quelques caresses, le sourire de ma mère. Cette femme effacée, craintive, m'a aimé, moi, le handicapé, le pied bot. Elle m'a pris dans ses bras, m'a embrassé, chanté des comptines dans l'oreille. Ce n'est pas un véritable souvenir, juste une réminiscence. Lorsque me revient une chanson, une*

*odeur, un son, alors je me sens envahi par une sorte de bien-être ancestral. Comme mon unique référence à un bonheur possible. Tout m'est revenu aussi lorsque ma jeune sœur a pris cette place privilégiée, chaude, tendre. Elle y est restée longtemps, sans y être arrachée un jour par un père désireux de faire travailler un paresseux.*

*Il m'a d'abord montré le maniement des outils les plus basiques de sa menuiserie avant de me décréter incapable. Sans doute l'étais-je de naissance, car mon père s'en est aperçu très vite. J'avais sept ans.*

*Cette vérité s'est glissée lentement en moi, par touches successives. Alors ma mère a commencé à baisser le regard, s'est distancée, je ne faisais plus partie d'elle, elle m'a abandonné, comme elle s'est abandonnée elle-même. Mon père est devenu violent, pour moi, pour elle. Comme une évolution irrémédiable, le destin, jusqu'au dénouement.*

C'est la faim qui le fera sortir. Charles-Adel s'installe d'abord sur le haut du village. Il sait qu'Alan et Mascotte vont arriver, acheter du pain, de la bière et un saucisson auprès d'un commerçant répondant au nom de Fernand. Et peut-être que ce Fernand n'est pas un personnage innocent. Alan ne monte pas toujours les mains vides. Cette nuit, il se postera ici et la nuit sera froide, comme dans l'Atlas. Pour l'instant, le bruit de l'eau dans le lavoir lui rappelle la source du village dans sa vasque.

Une voiture pétarade en montant la côte. Elle s'arrête devant l'épicerie et en sort avec un colis bien emballé. Puis elle continue vers le col. Nice... C'est peut-être là qu'il devrait continuer l'enquête. Il a déjà tourné quelquefois, la nuit, autour de son hôtel, près de la gare de Riquier. Il y voit alors des ombres, des gestes, des murmures et il a peur. Il se cache du mieux qu'il peut, écoute, note, tente un regard. Pas de femmes, que des hommes, pas très avenants. Mais ce soir, c'est ici que cela doit se passer.



— La filière se confirme, monsieur le baron. Alan se contente de livrer chez un certain Fernand. Il tient une épicerie et c'est tout simplement là que les distributeurs se fournissent.

— Et Juliette ?

— Monsieur le baron, si l'on veut savoir ce qui s'est passé, il faut d'abord comprendre la situation. Je m'informe sur ces distributeurs. Certains ont dû connaître Juliette.

— Mais c'est Alan qui doit enfin avouer !

— Pour arriver à cela, je dois disposer d'éléments probants. Un cadavre par exemple.

Seules ses mains dénoncent la tension. Charles-Adel se force à parler d'une voix claire, à utiliser des mots choisis. Son regard ne fuit pas.

— Plus facile évidemment que d'affronter Alan de face n'est-ce pas ? Vous le savez fou et violent ! Ce n'est pas pour rien qu'il fut le premier suspect dans cette affaire ! Vous manquez de couilles, monsieur Charles !

Le baron de Chablis vide son verre d'un trait, se lève et s'éloigne d'un pas rapide vers le port. Sa voiture avec chauffeur passe rapidement devant l'établissement pour le rejoindre. Une Chevrolet